

# Un chemin d'embûches et de joies jusqu'à Jérusalem

## LE SYNDROME TOM SAWYER

De Samuel Adrian,  
Les Équateurs,  
234 p., 19 €.



**E**MBOÎTANT, peu ou prou, les pas de Chateaubriand, de Nerval et de «Paddy» Leigh Fermor, Samuel Adrian a renouvelé et rajourné l'itinéraire de Paris à Jérusalem, dans ce carnet de route d'un pèlerin croyant, taraudé par le doute, abandonné par la foi, assoiffé par les ailleurs, partisan de la liberté la plus nue.

À vingt-trois ans, ce jeune homme qui tient mal en place a pris ses cliques et ses claques pour partir sur les routes, plus de six mois durant. Depuis l'équinoxe de septembre jusqu'au samedi de Pâques, avec en poche la Bible et *Le Gai Savoir* de Nietzsche: «*Je mitige la gravité de l'un par la légèreté de l'autre.*» Il fallait y penser.

C'est le dénuement des ermites et les habits bientôt crasseux du vagabond qu'il a choisis pour traverser le Morvan, le Piémont, Rome (où il retrouve son frère aîné, Pierre, l'auteur remarqué de *La Piste Pasolini*), Brindisi, Thessalonique, le mont Athos (et l'«*ivresse dangereuse*» qu'il distille), Kavala, Istanbul la grouillante, le lac d'Iznik, la grise Anatolie et la Cappadoce, Chypre baignée par une lumière accablante. En février, ce fils improbable de Péguy et de Kerouac note: «*Après seulement trois mois*

*de marche, je réalise que la solitude, le silence et la réclusion ne conviennent qu'à quelques individus d'exception dont je ne fais pas partie. Rien n'est angoissant comme la solitude.*»

Enfin, voilà la Terre sainte et la forêt de Ben Shemen («*La maison du soleil*» en hébreu), qu'il aborde au moment où est célébrée la Transfiguration (le «*jour où le*

*Christ a brillé comme une luciole sur le sommet du mont Thabor*», note-t-il), après un périple de quelque 4000 kilomètres. Pause.

Puis c'est le désert du Néguev, où «*ciel et terre sont d'un seul tenant*», l'occasion pour Samuel Adrian de rouvrir les Évangiles; se profilent Eilat et la mer Rouge, Tel-Aviv, le mont Carmel, Nazareth, et enfin le terminus: Jérusalem. C'est

là qu'une voix (venue d'où, on l'ignore) l'en conjure: «*Va au bout du péché. Creuse ta misère. C'est en Enfer qu'on rencontre le bon Dieu.*» À méditer.

## De la posture à l'imposture

«*La route de Jérusalem, avait-il noté auparavant, est le symbole même de l'existence: une aventure galvaudée, une histoire rebattue,*

*une comédie insignifiante, qui ne fait plus rire personne.*» C'est que ce Candide égaré au XXI<sup>e</sup> siècle, malgré son insouciance, a un sacré toupet. Il se regarde vivre, se moque de lui-même, se gausse de ses prétentions: l'échec n'est pas loin, son ombre menace. Ne vit-il pas le voyage comme une «*école du renoncement*»?

Là où d'autres, écrivains et voyageurs, marcheurs et prosateurs, sautent à pieds joints, depuis les Balkans ou la Sibérie, dans le piège de la pose ou de la posture, laquelle on le sait, voisine avec l'imposture, avec leurs airs de «*Regardez un peu ce que j'ai vu et vécu, et ce que j'ai bu*», en nous poussant du coude, Samuel Adrian nous apparaît dans un naturel parfois déconcertant, mais ô combien salutaire pour le lecteur. Lui qui avoue dans ce superbe récit caustique et poétique, toujours au présent de l'indicatif: «*Je veux tout: le silence des plaines et la rumeur des bourgs. Tout prendre, voilà ma manière de choisir.*» Une manière de chérir ses contradictions, celles d'un chrétien païen et d'un apprenti baroudeur et d'un casanier. Gageons que l'on reparlera bientôt de lui. En attendant, retenez bien le nom de ce gamin sauvage: Samuel Adrian, né en 1994. ■

T.C.



La Vieille Ville de Jérusalem, vue depuis le Mont des Oliviers. FRANÇOIS BOUCHON / LE FIGARO